

«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



Kehinde Wiley - La Malmaison Cannes - sept. 2020



www.sjpp.fr

septembre 2020 ■ numéro 68 ■ 5€



Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Sjpp

Marie Danielle BAHISSON
Présidente, chargée du site du SJPP

Jean PIGEON
Vice-Président, chargé des questions juridiques

Pierre PONTTHUS
Vice-Président, chargé des partenariats

Nadine ADAM
**Secrétaire Générale,
Chargée des manifestations**

Jean Louis STERNBACH
Trésorier, chargé des candidatures au SJPP

Siège social :

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droits d'admission : 50 euros

Dépot légal 2^e trimestre 2020
ISSN 0752-3076
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRESIDENCE

vous attendons votre attention svp !

Toute la correspondance doit être adressée
à la présidente,

MARIE-DANIELLE BAHISSON
13 place Masséna 06000 Nice

« À propos »

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Comite de rédaction

Marie-Danielle BAHISSON :
Directrice de la publication

Pierre PONTTHUS :
Rédacteur en chef

Nadine ADAM

Jacques BENHAMOU

Raymond BEYELER

Fabienne LELOUP-DENARIÉ

Conception graphique et réalisation
ad.com / Pierre Duplan

Impression
K / Le Perreux-sur-Marne

Règlements

Tous les règlements
par chèque à l'ordre
du SJPP doivent être
envoyés au Trésorier,
Jean-Louis Sternbach
- 138 bd Berthier 75017
Paris.

Conseil syndical du Sjpp

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON
Jacques BENHAMOU
Paul DUNEZ

Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIÉ
Sara MESNEL
Jean PIGEON
Pierre PONTTHUS
Jean Louis STERNBACH

Censeur :

Claude BOUCHARDY

Actus

La vie du Syndicat / Infos pratiques

Le Bulletin « À propos »

► **Textes** : ne pas dépasser 4 000 signes, espaces compris et citer clairement les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg en pièces jointes en 300 dpi ; indépendants des fichiers word ou documents papiers ; fournir les légendes ; s'assurer que les photos sont libres de droits, ne pas oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publications et actualités de la vie des adhérents. Il publie des articles séparément de la parution du Bulletin À PROPOS. Ceux-ci sont à adresser au « Webmaster » à : Sara MESNEL
saramesnel@gmail.com

Cotisation

► **Cotisations 2021** : Pour l'année 2021, les cotisations, d'un montant de 50 €, sont

à adresser par chèque à l'ordre du SJPP avant le 30 novembre 2020 à l'attention du Trésorier du SJPP : M. Jean-Louis STERNBACH, 138 bld. Berthier, 75017 Paris.

► En cas de perte de votre Carte au cours de l'année 2020, la demande doit être faite auprès du Trésorier du SJPP, en joignant un chèque de 10 € à l'ordre du SJPP.

Adhésion

► Les informations sur le formulaire de **Demande d'adhésion** à remplir et les conditions de recevabilité des dossiers figurent sur le Site de notre Syndicat, www.sjpp.fr à la rubrique Le Syndicat puis Adhérer.

► Les demandes d'admission au Syndicat sont à envoyer à la Secrétaire Générale : Nadine ADAM, 42 rue Laborde, 75008 Paris, lemaildenadine@yahoo.fr; Tél. : 06 63 76 05 02

► Les dossiers incomplets ne

sont pas recevables. Merci de veiller à respecter toutes les conditions exigées. Selon nos statuts, les dossiers sont d'abord examinés par le bureau et ensuite soumis à l'approbation du conseil

Calendrier SJPP 2020 :

► Bureau du 8 septembre 2020 : préparation de l'Assemblée Générale du 27 novembre 2020.

► Conseil Syndical : 8 octobre 2020 de 11h00 à 12h00, Le Président, 59 avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris.

► Assemblée Générale du SJPP : 27 novembre 2020 au Sénat de 19h00 à 22h30.

► Remise des cartes 2021 le mercredi 16 décembre de 18h30 à 20h00 à une adresse à préciser.



Chronique historique...

Nadine Gannat

Une histoire de fou. Le Président de la République tombe du train en pyjama.



Trois mois après son élection à la présidence, le 23 mai 1920, Paul Deschanel embarque gare de Lyon dans le train qui va le conduire à Montbrison. Il doit inaugurer un monument élevé à la mémoire d'Emile Raymond (Sénateur-aviateur-médecin).

Le soir, comme il en avait l'habitude, il prend un cachet pour dormir puis demande à son valet de chambre de ne pas le déranger et de le réveiller à 7 heures. Vers 23h15, il éprouve une sensation d'étouffement, il ouvre la fenêtre, se penche pour respirer de l'air frais, la fenêtre à guillotine bascule entraînant le président qui chute sur la voie. Heureusement, à cet endroit, une zone de travaux a obligé le train à ralentir. Ensanglanté, vêtu de son pyjama, pieds nus, il aperçoit un cheminot, André Radeau, il se présente et explique : « Je suis le Président de la République, j'ai eu un malaise, je suis tombé du train ». Radeau reste « pantois », il croit avoir à faire à un « illuminé », (L'histoire ne dit pas s'il a répondu : « Et moi, je suis le Pape »). Il conduit tout de même le blessé chez le garde barrière Gustave Dariot, à Mignerettes (Loiret) à quelques mètres seulement de sa chute : « J'amène un gars qui n'a pas toute sa tête, il se prend pour le président de la République » lui dit-il. Mais Deschanel reste digne et avec une autorité naturelle demande à

Dariot d'aller prévenir les gendarmes. Sa femme soigne ses blessures superficielles et le met au lit. Elle dira plus tard « J'avais bien vu que c'était un Monsieur, il avait les pieds propres ». Le sous-préfet de Montargis, Monsieur Lesueur, est averti par un télégramme émanant de la gendarmerie de Corbeilles-en-Gâtinais. Une dépêche arrive en gare de Moulins vers 5 heures du matin où le convoi s'arrête une minute : « un individu est tombé du train présidentiel ». Personne ne s'inquiète de ce message « farfelu ». Un nouveau message arrive à Saint-Germain-des-Fossés où le train s'arrête vers 5h44 : « Un voyageur disant être Monsieur Deschanel est tombé du train présidentiel ». L'information n'est encore pas prise au sérieux, ils étaient 54 avec le président, ils sont toujours 54, du moins ils ne sont pas allés déranger celui qui dort à poings fermés. A 7 heures, enfin, Julien Drouet, le valet de chambre, venu réveiller son maître, constate qu'il a disparu. Les chaussures et les vêtements sont dans le wagon, mais point de président et la fenêtre est grande ouverte ! L'émotion est à son comble. A l'arrivée, à Roanne la nouvelle se propage « le président a disparu ! ».

Tous vont être rapidement rassurés, une dépêche arrive de Montargis : « Le président n'a que quelques ecchymoses, il va bien ». Le Ministre de l'intérieur, Steeg, décide de poursuivre le voyage, l'inauguration, au grand dam de tous, se fera sans le chef de l'Etat.

Le lendemain, et pendant plusieurs jours, l'événement fait la une des journaux : Le Figaro, l'Excelsior, l'Ouest Eclair, Le Matin, le Gaulois, le Petit Jour-

nal..., le Journal du Loiret titrera « Une étape fortuite ».

Ce malencontreux accident va donner naissance à toutes formes de boutades, de cruelles caricatures vont apparaître dans la presse, Lucien Boyer écrira une chanson : Le pyjama présidentiel. Georges Clemenceau, qu'il avait battu « au poteau » lors des élections dira : « Cela ne m'étonne pas, Monsieur Deschanel a toujours été pressé d'arriver ! » Puis, plus tard : « Ils craignaient un gâteux, ils l'ont eu quand même ». ■

Source : Le petit journal (BNF Gallica). L'Histoire en questions : Paul Deschanel ou la Grande Déprime. La Newsletter de Didier Bénétteau. « Deschanel » par Thierry Billard. Belfond 1991. « Faits divers » exposition à la médiathèque de Montargis.

A peine avait-il prit ses fonctions que son comportement inquiète son entourage. A Menton, la population en liesse lui envoya des fleurs, il pleuvait ce jour-là. Deschanel ramassa les fleurs gigantesques dans la boue pour les renvoyer en envoyant des baisers... Conscient de son « surmenage », il annonce sa démission le 17 septembre 1920. Il part se reposer dans un sanatorium à Rueil Malmaison. Son voisin de pension n'est autre que Georges Feydeau, quel tandem ! Ils imaginent le retour en politique de Deschanel mais leur complicité sera de courte durée. Feydeau décède en juin 1921, Deschanel en avril 1922.



La maison du Garde-barrière à Mignerette

La stèle commémorative





Chronique insolite...

Raymond Beyeler

Considérations cosmiques

Comme l'indique Hubert Reeves dans *L'évolution cosmique*, notre planète est amenée, à échéance lointaine mais inexorable, à disparaître :

« Le soleil, dès l'épuisement de son hydrogène central, va amorcer la fusion de l'hélium en carbone et en oxygène et accroître notablement sa surface. Son feu augmenté consumera alors ce que la terre contient d'éléments organiques. A plus de mille degrés, la pierre elle-même entrera en fusion. Mercure, Vénus, la Terre et Mars en viendront à se dissoudre et jusqu'à se vaporiser. La matière de notre planète retournera au gaz galactique dont elle a été formée il y a 4,6 milliards d'années ».

Voyage au bout de la nuit

Sous réserve qu'elle considère sa pérennité comme avantageuse, l'espèce humaine devra donc impérativement migrer, à terme, vers une exoplanète. Pour l'heure, les deux sondes VOYAGER lancées en 1977 ont pu seules dépasser l'héliosphère, après quarante années de voyage (elles continuent d'ailleurs d'émettre). Ce sont nos premiers artefacts à s'extraire du système solaire pour entrer dans l'espace interstellaire. Et ils ne pourront espérer atteindre la configuration de l'étoile la plus proche (Proxima du Centaure) avant 100.000 ans.

Eppure, si muove

Encore n'évoquons-nous qu'un sujet de notre Voie lactée. Quant à d'autres galaxies, qui a priori s'éloignent dans l'univers en expansion, leur réalité pourrait n'être pour certaines qu'illusoire, leur existence déjà épuisée bien avant que leur lumière ne nous parvienne, après des siècles de voyage. Pour mémoire, l'Homme lui-même a pris quelques libertés avec le temps : il a découvert le



Photo : copyright Raymond Beyeler.

Monument à Nungesser, Coli, Lindbergh, Gustave Michel, 1924, aéroport du Bourget.



feu il y a 500.000 ans et inventa l'écriture il y a 5000 ans. Soyons humble cependant en cette matière : si l'histoire de

notre planète était rapportée à une année, l'homo-sapiens n'apparaîtrait qu'à la dernière minute.

D'Aristote à Ptolémée, la Grèce formula nos premières pensées astronomiques et, après Copernic, Kepler imprima ses Lois en 1609 (*Astronomia nova*). Galilée déjà nous fit tourner autour du soleil et Newton découvrit en 1687 la fameuse Gravitation universelle (*Principia Mathematica*), révisée par Einstein en 1915 par sa Relativité générale, réprouvant la gravitation comme force mais une manifestation de la courbure de l'espace produite par la distribution de l'énergie.

Spirit Of Saint Louis

Sept millions d'années après l'apparition des premiers hominidés (Toumaï, au Tchad), c'est en 1783 que l'Homme (Pilâtre de Rozier et le Marquis d'Arlandes) s'éleva en vol libre pour la première fois à bord d'une Montgolfière (à Paris, de La Muette à la Butte aux Cailles). Jusqu'aux prémices de l'aviation, entre Blériot (1909) et Lindbergh (1927), pour aboutir au vol luxueux et transatlantique du Constellation de la Lockheed (1946), au premier lanceur JUNO, à la lignée des AIRBUS et aux stations orbitales (ISS).

Pourquoi une évolution si conséquente ne pourrait-elle pas produire des effets similaires et aussi insoupçonnables ?

La mer de tranquillité

Et il n'est pas déraisonnable de penser, si les fléaux communs épargnent l'espèce humaine, qu'un descendant de Lascaux s'établisse avant l'embrassement sur l'une des quarante milliards de planètes de notre Voie lactée qui orbitent dans la zone habitable d'autres systèmes planétaires.

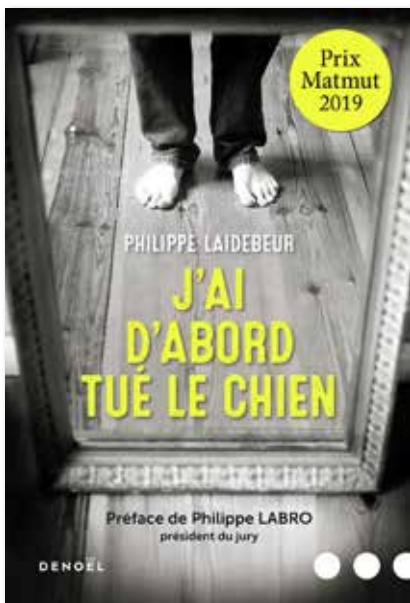
La fusée de Méliès qui fit sourire nos ancêtres au cinématographe se posa réellement sur la lune, comme chacun sait, avec trois hommes en juillet 1969 (Apollo XI). Soit moins de deux siècles après le premier vol habité d'un aérostat. ■



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

J'ai d'abord tué le chien, un suspense original



Tout auteur rêve de voir un jour ses écrits reconnus, édités et bien vendus afin d'avoir les moyens de recommencer. Il peut envoyer son manuscrit aux maisons d'édition sans résultat avéré, s'autoéditer, ce qui est de plus en plus facile avec l'informatique mais faut-il ensuite se transformer en homme ou femme de marketing et commercial. Ou encore se lancer dans un concours. Tel a été le cas de Philippe Laidebeur qui a participé au concours MATMUT 2019. Le prix littéraire MATMUT a pour but de faire éditer de nouveaux talents, des écrivains non encore publiés. Créé en 2013, ses organisateurs ont eu à gérer quelques 11 000 manuscrits originaux en six ans dont un peu plus de 2 000 pour 2019. Il s'agit « de faire émerger le talent brut d'un auteur et de l'accompa-

gner dans les différentes étapes de production de son premier roman par un éditeur ».

Sous la présidence de Philippe Labro le jury a retenu en cette année 2019 le premier roman de Philippe Laidebeur à la fois pour ses qualités d'écriture et pour son originalité.

Il est en effet bien difficile de qualifier ce texte de 185 pages : thriller, suspense, roman policier, roman noir ? Ce qui est, par contre, certain c'est que si vous l'ouvrez et lisez les dix premières pages un soir vous avez de bonnes chances de passer une nuit blanche. Non pas peuplée de cauchemars mais entièrement vouée à la lecture jusqu'au bout de ce texte à rebondissements continuels.

Alors que dire sur l'intrigue un peu folle ? Déjà le titre surprend « J'ai d'abord tué le chien » ! C'est un homme qui nous ressemble, qui avait une belle situation et qui, par suite d'un échec sentimental doublé d'un raté professionnel, descend les marches pour se retrouver clodo. L'auteur nous décrit fort bien la vie de ces marginaux qui essaient de ne pas sombrer dans l'alcoolisme ou la drogue et se battent au quotidien pour survivre. Comment faire la manche, trouver à manger, où essayer de dormir sans se faire détrousser voire tuer ? Dix ans de galère sans porte de sortie !

Et, un soir où il cherche un nouvel abri, il doit se battre avec un vigile et son chien et, comme il possède un solide couteau, il les égorge tous les deux. Le titre du livre est là. Et notre vagabond constatant que tuer est d'une facilité déconcertante devient « serial killer » dans un Paris dont il

connait bien des cachettes. Le crime devient banal. Toute personne qui se met

en travers de sa route ne risque alors sa vie et, comme il a une solide culture, il sait effacer ses traces.

Dans le très chic 16e arrondissement il doit apprivoiser un riche propriétaire afin de pouvoir camper aux limites de son jardin, à proximité de la Seine. Mais, emporté par cette facilité de tuer il l'élimine aussi et constatant une ressemblance il procède à l'échange des personnalités. Le clochard qu'il était jusqu'alors est mort et lui renaît à la vie. Et moi je m'arrête là car notre ancien cadre, ancien Sdf, maintenant riche homme d'affaires va être alors confronté à l'histoire de l'homme qu'il a éliminé. Pourrait-il refaire sa vie sous un autre nom ? Pourrait-il dominer le passé de l'homme qu'il a tué qu'il découvre peu à peu à ses dépens ? L'histoire frôle la folie mais....

Bonne lecture et bon vent à son auteur, un confrère ancien journaliste à La Voix du Nord, qui nous surprend et nous régale. Une certitude : à la fin du livre vous ne regarderez plus les Sdf de la même façon.

J'ai d'abord tué le chien de Philippe LAIDEBEUR. Editions Denoël. 2019. 184 pages. 19,90 Euros.



Chronique de lecture...
Nadine Adam

Le coquelicot, la fleur de Nemours

Les Celtes avaient découvert la qualité sédatif du coquelicot (pavot rouge) et avaient eu l'idée de l'ajouter dans les repas des bébés pour les apaiser. Cette fleur a de nombreux bienfaits, notamment celui de calmer la toux. C'est en 1872, que le confiseur Desserey créa des bonbons au coquelicot, qui devinrent LA spécialité de Nemours. En 1996, « Des Lis » chocolaterie a décidé de faire perdurer cette spécialité, en élaborant un arôme issu des coquelicots de Nemours. Il est utilisé pour la liqueur de coquelicots (reconnus par les Produits et Terroirs), pour le sirop, le confit, le chocolat, les biscuits.....

« Le matin du 25 avril 1928, Paul emmena Flore au deuxième étage de la Tour Eiffel pour son anniversaire. Il lui offrit un bouquet de bonbons aux coquelicots de Nemours, dans lequel était caché un écrin avec un diamant. Flore, elle avait confectionné des sablés qu'ils dégustèrent sur les marches de la Tour Eiffel. Flore Cocardon désireuse de perpétuer ce merveilleux souvenir, a imaginé des sablés aux coquelicots. C'est ainsi qu'avec des Lys et des coquelicots, que « Des Lis » chocolaterie nous propose des bouquets de délices... ■

Des Lis chocolat, ZI du Rocher Vert, Route de Sens, 77140 Nemours



Je t'emmène voir les coquelicots! Franck Delbarre

Poèmes entremêlés d'histoires

Quel titre évocateur, qui nous emmène non seulement voir les coquelicots, titre aussi d'un des poèmes de Franck Delbarre, mais aussi soixante-quatre autres poèmes aux sujets très variés.

Le coquelicot a de très nombreux symboles; la quiétude, le repos, la consolation, il calme les chagrins et favorise l'oubli... il représente la vie, la plénitude, le bonheur, les rêves.....

Il symbolise la fertilité, la fécondité, le succès et l'amour!

En choisissant ce titre, Franck nous emmène dans son propre monde onirique; peuplé de la mer, de rochers, de pluie, de chiens, d'arbres, d'oiseaux, d'amour, d'humour.....

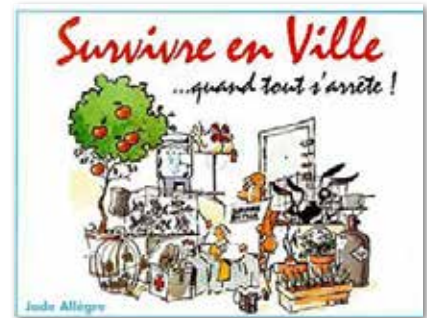
Il nous partage ainsi toute son inspiration, et nul doute qu'il ait écrit ce premier recueil avec les mots du cœur et de l'âme.

Son éditeur : Thierry Sajat dit « Les créations du poète s'imposent par une simplicité qui rend plus fort l'écrit qui se transforme en une prodigieuse aventure ».

Edition Thierry Sajat (12 €)

*« Ma chérie, regarde ce soleil, il nous tend ses bras
Dépêche-toi ! Je t'attends! Mets ta plus jolie robe
Tu sais, celle que tu avais lors de notre première rencontre
Elle était si légère que le vent jouait avec elle, à se perdre.*

*Que fais-tu? Ne te maquille pas!
Car j'aurais l'impression que tu pourrais être une autre
Ou pas tout à fait toi. Tu sais, tu es jolie comme cela
Il fait beau dehors. L'air a le parfum des jours heureux...»*



Survivre en ville Jade Allègre

Quand tout s'arrête! Ce petit livre vous sauvera peut-être la vie!

C'est un vrai manuel de survie urbaine.

Il peut servir en voyage, en randonnée, à la campagne, en camping.

Il informe sur l'essentiel;

Sur l'eau, comment pouvoir la boire en toutes circonstances.

Sur la nourriture, comment avoir assez de vitamines et rester en bonne forme.

Sur la santé; digestion, infections, brûlures, plaies.

Comment être capable de survivre quand on a rien préparé et pouvoir se débrouiller?

Jade Allègre, médecin, naturopathe, anthropologue, spécialiste en communication animale, voyageant pour des missions humanitaires a récolté des informations sur la survie auprès d'un spécialiste.

Elle nous donne beaucoup de conseils judicieux en cas de situations difficiles; pannes d'électricité, ruptures de canalisations d'eau, grèves des transporteurs.....etc.....

En ville, nous sommes dépendants, donc il est bien important d'apprendre à se débrouiller,

Et pouvoir vivre sans électricité, sans eau potable, sans nourriture, sans médicaments.....

Des illustrations ludiques et explicatives sont réalisées par François San Millan.

Un livre à lire précautionneusement et à offrir comme une bouée de sauvetage.

MERCI à Jade Allègre d'avoir eu cette bonne initiative.. ■



Chronique Gastronomique...

Jean-Paul Branlard*

Du mal, nait parfois le bien

Confinement ! Tourner en rond quand ça ne tourne pas rond n'est pas nécessairement négatif, sans idées. Loin de là. Confiné mais inspiré. Refaire le même chemin permet de cogiter, voir des détails négligés, creuser des thèmes déjà vus. Ainsi, fait inscrit dans les pas de l'Histoire, les épidémies mortifères, avec leur cortège de pénuries et de système D, donnent lieu, parfois, à des bienfaits dans le domaine des nourritures terrestres. Trois cas exemplaires dispensent d'un recensement exhaustif.

Le haricot de Soissons

Soissons, ancienne capitale mérovingienne, labellisée « Ville d'art et d'histoire ». La rue de la Buerie, ex-rue des Febves (fèves) abrite la « légende » du haricot de Soissons. En pleine guerre de Cent ans (1337-1453), une terrible épidémie de peste ravage la contrée. Rongeurs sauvages et domestiques en sont le réservoir naturel, générant des foyers dans le monde entier. L'infection se transmet, notamment, d'homme à homme par l'intermédiaire de gouttelettes respiratoires, tout comme le covid19. La pulmonaire se traduit par une broncho-pneumopathie. La bubonique, la plus fréquente, se manifeste par une forte fièvre et une mortalité élevée, même chez les médecins qui, en ce temps, ne disposent d'aucun masque (ce n'est qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles que certains porteront un masque en forme de long bec recourbé rempli d'herbes aromatiques conçu pour les protéger de l'air putride selon la théorie des miasmes de l'époque). Les habitants fuient « la cité du Vase », comme d'autres en 2020 fuiront le covid19 en prenant la route de leur résidence secondaire. Les Soissonnais emportent graines de pois, fèves et haricots, qu'ils perdent dans leur dérouté sur le bord de cours d'eau. Quid à leur retour ? La famine ? Est-ce la fin des haricots ? Non. Miracle ! Les graines ont germé. Un champ gorgé de légumineuses, grâce à l'humidité des berges du canal de La Crise, permet à

la population d'éviter la disette. Ce bienfait nourrira également la célébrité du haricot qu'on baptise illico de Soissons, à côté duquel « la multiplication des pains » fait pâle figure. Au plan juridique, le Soisson fait aujourd'hui l'objet (dossier INAO, 2018) d'une demande d'IGP (Règl. UE 1151/2012).

La popularisation du marron glacé et l'invention de la crème de marron

Deux aubaines dues à une épidémie qui touche en Ardèche (fief de la sériciculture), dans les années 1880, le bombyx du mûrier. Aux maladies déjà connues du ver à soie causées par des virus (la grasserie, la flacherie...) s'ajoute une maladie nouvelle (la pébrine) – un peu comme à la grippe s'est ajouté le covid 19 jusqu'alors inconnu. Du fait de l'épidémie fatale, toute la région souffre de la crise. Un ingénieur des Ponts et Chaussées, Clément Faugier, a l'idée, pour assurer le gagne-pain de la main-d'œuvre sinistrée et relancer l'activité économique locale (non pas d'instaurer un chômage partiel rémunéré et des aides d'Etat comme on le fera pour l'épidémie covid), mais de tirer parti de l'autre richesse de la région : la châtaigne. On passe du ver au marron ! Il s'associe à un confiseur et crée une fabrique de marrons glacés. S'appuyant sur un savoir-faire traditionnel, il met au point une chaîne « industrielle » de fabrication innovante (un clin d'œil à la « relocalisation de la production », que l'épidémie covid remettra, elle aussi, au milieu du village. Il invente notamment le procédé de mise sous vide pour permettre au marron glacé de longs déplacements, ouvrant la voie à l'exportation. Par ailleurs, les marrons sont fragiles, la perte due aux brisures importante. Faugier transforme ces miettes en une purée onctueuse. De l'épidémie sort la crème de marron. Au plan juridique, cet ingénieur recycle des restes est aujourd'hui régi par la Directive 2001/113/CE du Conseil du 20 déc. 2001.



Le calisson d'Aix-en-Provence

L'épidémie ravage la ville en 1630. Une peste importée, non de Wuhan en Chine, mais de Lyon par les troupes du marquis d'Uxelles, se répand dans le Comtat Venaissin, le Languedoc et la Provence. L'épidémie frappe la population aixoise en août 1629. Malgré les mesures d'isolement et de confinement des habitants (déjà !), l'épidémie empire, générant peurs, détresses, deuils. En quelques mois près de 12 000 décès. Dans beaucoup d'esprits, pour briser le pic, la Vierge de la Seds reste le dernier recours. On fait vœu de célébrer chaque année un office d'action de grâce dédié à la sainte patronne de la ville, si l'épidémie épargne le reste de la population ; ce qui fût le cas. Les cloches carillonnent. On bénit des friandises d'un blanc liturgique (couleur liée à l'adoration de la Vierge) posées sur une mince feuille de pain azyme, dit papier d'hostie. Placés dans des vases d'église appelés « calisses », les calissons sont distribués à l'assistance, telles des hosties. Leur était alors attribué la vertu de conjurer la peste. L'épidémie a cessé, les calissons sont restés, tout comme – sorte de « geste barrière » - leur traditionnelle bénédiction en présence de l'archevêque d'Aix et d'Arles. Au plan juridique, les calissons aixois sont protégés en France par une marque collective (1991) et les calissonniers provençaux appellent à une protection IGP sur le marché européen. Ces cas exemplaires, et d'autres, témoignent d'incroyables adaptations dont font preuve les hommes face aux épidémies. Covid19, les jours d'après ? Lorsque le virus relâchera son étreinte, gageons que chacun se réinventera en intégrant les paramètres du monde-d'après. ■

*Chercheur-associé au Centre d'études et de recherche en droit de l'immatériel (CERDI).



Chronique de voyage... Christophe Pilaire

Le dernier voyage de l'hiver

C'était le dernier voyage de l'hiver et je ne savais pas encore que la crise sanitaire allait, tout juste après lui, interrompre un programme établi longtemps à l'avance, dont j'espère qu'il pourra reprendre son cours le plus rapidement possible.

C'était aussi et enfin la découverte du dernier continent, un périple débutant à Buenos Aires où il faisait pratiquement 30 degrés, qui allait voir les températures descendre drastiquement et la mer se déchaîner à partir du Cap Horn, au plus loin où nous pourrions descendre en Antarctique en fonction de la concentration de glace dans l'eau.

L'excitation de découvrir des paysages vierges et d'approcher la faune sauvage qui y vit était un peu refroidie par la crainte que les températures ne soient inhumaines, et plus encore que le mal de mer sur plusieurs jours consécutifs ne s'invite dans le programme !

Je suis parti avec assez de médicaments contre le mal des transports pour tout le bateau... et je les ai encore tous intégralement.

Autour du Cap Horn, le ciel était magnifique, les ponts permettaient de profiter d'une brise légère et l'eau était aussi calme que sur le lac de Gérardmer de mon enfance.

La suite du voyage a été un enchantement météorologique presque effrayant... A quelques reprises en soirée, pour admirer le reflet de la lune sur le mélange d'eau et de glace, il était bienvenu de porter les vêtements chauds péniblement acheminés de Paris à Buenos Aires, mais le réchauffement dramatique de la planète m'a exposé au visage comme jamais et nulle part ailleurs.

Il a fait en milieu de journée jusqu'à 18 ° y compris dans les points les plus extrêmes que nous avons atteints comme Paradise Bay à 64 ° de latitude Sud... Comment ne pas se poser la question



de l'avenir de la planète en prenant conscience à cet instant que les icebergs tout autour du bateau, écosystème millénaire abritant une faune protégée, sont en train de fondre aussi vite que les glaçons dans un cocktail ?

C'était à la fois merveilleux et terrifiant de voir défiler le paysage immaculé du détroit de Gerlache sous un soleil implacable en essayant de se représenter dans quelle mesure il est impacté au fil des jours par l'évolution de la météo.

Le reste du voyage a été un enchantement naturel et culturel comme en réserve toujours l'Amérique du Sud.

En remontant vers l'Argentine, sur les plages des îles Malouines enfin débarassées des mines antipersonnel héri-

tées de la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Argentine en 1982, on peut à nouveau approcher sans danger les colonies de manchots de Magellan et de manchots Royaux.

A Puerto Madryn, on évite par contre de venir trop près des éléphants de mer et ainsi rien ne vient perturber la merveilleuse période des naissances.

Enfin dans le prolongement de ce voyage inoubliable et juste après avoir approfondi mes connaissances ornithologiques en Uruguay, ce fut un plaisir de retrouver pour une semaine Buenos Aires, la capitale Argentine qui cache sa personnalité bouillonnante sous des atours architecturaux tellement Haussmanniens ! ■



Chronique littéraire...

Jean-Luc Favre Reymond

Les univers du livre

ActuaLitté
les univers du livre



Berlin, ce n'est pas si loin....

Il est des petits livres qui parfois aimeraient bien passer inaperçus, par souci de discrétion vraisemblablement, mais plus certainement d'atemporalité manifeste. De petits livres à la couverture fragile, un tant soit peu rugueuse mais éloquentes par le choix éditorial et la fabrication ; et que l'on tient entre ses mains comme un objet précieux – dont on a peine à se détourner, comme une possible perte. C'est le cas notamment du dernier ouvrage de Jean-Marc Rochette admirablement intitulé « Manifeste pour peindre le bleu du ciel », accompagné d'une préface élogieuse de Fabrice Gabriel, directeur de la Fondation pour l'Action Culturelle Internationale en Montagne, dont le siège se situe à Chambéry en Savoie, lui-même critique et écrivain de renom. Et ce n'est certainement pas un hasard, si les deux personnages se sont rencontrés incidemment. Il l'écrivit d'ailleurs en ces termes, afin de planter un décor qui se veut avant tout explicite et lumineux en amont « Ce n'est pas dans les Alpes, mais à Berlin que j'ai rencontré Jean-Marc Rochette, à la fin de l'automne 2012, un automne particulièrement gris, froid et pluvieux, prélude à un hiver spécialement sinistre, remarquable dans toute l'Europe pour son manque quasi absolu de soleil. Je dirigeais depuis peu L'Institut Français de Berlin, qu'on appelle aussi la « Maison de France ». Un lieu prestigieux en effet, où la France rayonne depuis des lustres. « Ce qui me frappa surtout, c'était une série de tableaux à l'huile de grand format, paysages ou lacs de montagne, à la lisière de l'abstrait, risqués et très beaux qui me firent immédiatement penser à Jean Fautrier », un autre

artiste célèbre dont le destin croisa les montagnes de Tignes et de la Val d'Isère, auquel Fabrice Gabriel a d'ailleurs consacré un court essai, « l'homme ouvert », que je qualifierais volontiers d'atomisant.

Edmond le cochon pour fuir la désespérance

Jean-Marc Rochette, lui n'est pas un inconnu du grand public. Originellement dessinateur, auteur de plus d'une quarantaine de BD, dont Edmond le cochon en 1979, et la célèbre série du Transperce neige en 1982, scénarisé et immortalisé par Jacques Lob. « Je m'appelle Rochette, c'est un fait, et ce nom pèse fortement : je me suis senti lourd, un descendant de paysans ardéchois qui cherche par-dessus tout la légèreté ». (...) Cela n'est pas sans rapport avec la pratique de la montagne, où on souffre, on sue, on marche, tout est lourd et pourtant, on finit par rejoindre la légèreté qui, nous entoure, magiquement, de partout ». Bien évidemment la montagne ! Celle qui souvent élève le corps et l'esprit, mais qui parfois tue également certaines vaines et creuses espérances. Et Rochette en sait quelque chose, lui qui se destinait à devenir guide de haute montagne, profession à laquelle il renonça en 1976, suite à un grave accident, dû à une chute de pierre. A ce moment sa vie est interrompue, rompue. Mais il faut bien se faire une raison, envisager un nouveau métier et logiquement un nouveau départ, en comblant les cicatrices du mieux possible sans ajouter à une souffrance déjà existante voire indélébile. « C'est pour cela que j'ai créé Edmond le cochon, un personnage de pur salopard : avant j'étais dans le rapport à la beauté, le romantisme de la nature, le rapport à la montagne ; après mon accident, j'invente le personnage le plus ignoble qui soit. Je suis brisé physiquement, symboliquement, absolument. J'étais un jeune homme tourmenté mais plein d'assurance, une sorte de « beau gosse » des années soixante-dix, et le soir même je deviens un édenté, une gueule cassée, presque un monstre ». Un métier alors

qu'il choisira aux antipodes, du moins en apparence, il deviendra finalement dessinateur avec des premières collaborations dans Actuel et l'Echo des Savanes.

Naitre ou renaître à Baden-Baden

Mais heureusement la vie n'est pas toujours ingrate, même si... Il y a les racines, celles qui sauvent de la torpeur psychologique après un tel drame et qui permettent tant bien que mal de survivre. « Je suis né à Baden-Baden, en Allemagne. C'est un hasard. Mais le fait est que dans mon adolescence, j'ai été très attiré par l'art allemand, en particulier l'expressionnisme, qui me fascinait ». Or, Il en devient tout jeune dès le lycée un spécialiste en herbe, jusqu'à prodiguer un cours qui lui vaudra quelques jalousies. « Le goût pour l'expressionnisme allemand m'est resté tout au long de ma vie de dessinateur ». Et c'est bien plus tard qu'il découvre l'art Français d'abord par l'Ecole de Barbizon et sa célèbre Auberge Ganne. Des peintres aussi comme Jean-François Millet et Theodore Rousseau et bien évidemment Corot, (16 juillet 1796, Paris – 22 Février 1875, Paris) qu'il considère comme un maître absolu. On le sait désormais Jean-Marc Rochette sait manier le pinceau. Mais à y regarder de plus près, en fouillant dans les interstices, on songe aussi au romantisme allemand Caspar David Friedrich (5 septembre 1774 à Greifswald – 7 mai 1840 à Dresde) dont les teintes parfois ténébreuses coïncident symboliquement dans leur spécialité extensive avec l'univers tourmenté de Rochette comme par exemple, la mer de glace, retour à la nature ou moine au bord de la mer. Ici la distinction ne se veut pas abusive, elle interprète au contraire une signalétique esthétique, une traçabilité existentielle dont les interrogations sont multiples et profondes à la fois. Certes on pourra toujours objecter que toutes les comparaisons sont possibles dans le domaine pictural, il suffit pour le coup d'avoir un peu d'imagination, mais chez Rochette, les inclinaisons (et déclinaisons) parce qu'elles sont toujours subtiles



Chronique société...

Fabienne Leloup-Denarié

Interview d'Evelyne Strechinsky



et précises limitent la portée du commentaire critique.

Peindre le bleu du ciel ou la recherche de l'excellence...

En témoigne encore de l'exigence du peintre-dessinateur. Son imagination doit pouvoir formuler la réalité détournée en aspirant à un autre regard plus enclin à retranscrire les émotions perçues ou captées sur le vif, « J'ai cherché le bleu du ciel en montagne : un bleu-couvercle. Quelqu'un dans le monde de la bande dessinée m'a demandé un jour d'un air malin s'il n'y avait pas un problème avec la couleur de mes ciels : il n'avait rien compris ! C'est qu'il y a un rapport particulier entre les montagnes et le ciel, parfois elles sont légères, comme hydratées de lumière, et au-dessus d'elles pèse une espèce de chape de bleu. » Et plus loin « C'est ma quête, je l'ai dit déjà – trouver le bleu, le bleu juste, le bleu du ciel, le bleu parfait de la montagne ». Et le bleu dans ce cas n'incite-t-il pas non plus à la recherche du repos temporaire, comme s'il fallait toujours hydrater ses sens, autant que son cerveau par une lumière flagrante et plus sereine. « Merleau-Ponty dit que la peinture est le seul art qui puisse rendre compte de la chair du monde ». Et le philosophe, il est vrai ne s'est guère trompé. Rochette confirme à son tour sur un ton presque nonchalant, mais qui n'est pas vraiment faux, « Il y a dans la peinture une forme de folie, peut-être de sauvagerie, en tout cas de violence nécessaire à la vérité ». Et cette vérité quelle est-elle au juste ? Et comment être en mesure de la nommer, sans se fourvoyer dans les méandres tortueux et sans fin, de l'histoire de l'art. Le peintre, lui n'en a cure, son seul souci, est de rendre la beauté du monde, comme aussi bien la recréer. ■

Manifeste pour peindre le bleu du ciel,
Jean-Marc Rochette/Fabrice Gabriel,
111 pages, 14 euros, Editions Paulsen/
FACIM

Présidente de l'association contre le cancer : Etincelle, Evelyne Strechinsky est aussi dirigeante de la société de traduction Textra.

1/ Quand l'association est-elle née ? Et qui sont ses fondateurs/ fondatrices ?

L'association est née en 2004, sous l'impulsion d'une journaliste de la santé, Josette Rousselet- Blanc, atteinte d'un cancer, mariée à un célèbre vétérinaire. Celle-ci s'était aperçue que beaucoup de malades, moins favorisées qu'elle, n'avaient pas accès à des « soins de support », (traduction de l'expression anglaise support care), c'est-à-dire des ateliers paramédicaux.

2/ Pourquoi avoir choisi de présider cette association ?

En 2015, la fondatrice est décédée. L'association étant déjà connue, j'ai eu envie de reprendre le flambeau avec une nouvelle équipe et une vision désésexualisée du cancer qui permet d'accueillir tant les femmes que les hommes. D'où notre nouveau slogan : « rebondir avec un cancer ».

3/ Quels sont les buts poursuivis ?

On se mobilise autour du « pendant » et de l'« après ». Notre association est animée essentiellement par une équipe de bénévoles. Sous l'égide du plan n°3 du cancer, les institutions ont reconnu l'importance des soins supports. L'année 2003-2004 a d'ailleurs été l'année où on les a définis juridiquement.

4/ Quelle est la valeur ajoutée d'Etincelle ?

Nous proposons un éventail de dix-sept ateliers qui permettent aux patients de trouver une échappée, de mettre de côté le cadre anxigène de l'hôpital : ils sont conçus pour renforcer la forme physique, harmoniser l'intérieur et l'extérieur, grâce aux sessions de sophrologie et de méditation. Nous tenons aussi à valoriser

l'image de soi. Ces ateliers permettent la reconquête du corps, par exemple, à travers des ateliers de gymnastique douce, tel le pilate ou de danse, sans oublier de soigner les maux de l'âme, à travers la musicothérapie. Enfin, l'aide à la reconversion professionnelle est primordiale pour nous. Dans un monde concurrentiel, l'ancien malade doit se positionner et parvenir à être autonome comme n'importe quel citoyen.

5/ Qu'est-ce que l'imaginaire représente pour vous ?

La capacité de façonner d'autres images de soi... Ainsi avons-nous voulu créer un espace mental de liberté pour ces individus qui ont besoin de donner une autre dimension à leur existence. Par exemple, lors d'une séance de photographies réalisées par un professionnel, les patientes retrouvent le plaisir de la séduction et font surgir l'étincelle de la Beauté. Aucun détail n'est futile. Un peu de rouge à lèvres, une perruque blonde, et une jeune femme devient une star devant l'objectif. Sur l'air d'« on a tous quelque chose de... Marilyn ».

6/ L'art peut-il être considéré comme une thérapie ?

Si l'art ne peut sans doute pas sauver le monde, il sauve des vies. Nous avons pu constater que beaucoup de femmes et d'hommes changent de vie après leur cancer. Nos ateliers sont des appels d'air, indispensables pour nos membres. Ils ne souhaitent pas être étiquetés, stigmatisés comme des gens malades ad vitam aeternam. Etincelle permet, je crois, le pas de côté qui vous invite, à votre rythme, à reprendre la danse de la vie, sans édulcorer la leçon des ténèbres.

etincelle@etincelle.asso.fr ■



www.sjpp.fr



Louis Cane – Villa Domergue Cannes – sept. 2020



www.sjpp.fr